

**Le Paradis Terrestre,
un mythe espagnol en Océanie**

Collection Mondes Océaniens
dirigée par Paul de Deckker

Les sciences humaines ont contribué à la perception des réalités passées et présentes des communautés et des sociétés du Pacifique Sud. Le croisement des approches - sociale, culturelle, politique, historique, juridique ou économique - doit conduire à un nouvel effort théorique et méthodologique. Il permettra d'affiner l'analyse de sociétés traditionnelles de l'Océanie, confrontées aux mutations engendrées de l'extérieur ou induites de l'intérieur.

Cette collection accueille des ouvrages et des essais traitant des archipels du Grand Océan dans cette logique et cette perspective.

Déjà parus

Jérôme CAZAUMAYOU et Thomas DE DEKKER, *Gabriel Païta : témoignage Kanak*, 1999.

Hamid MOKADDEM, *L'échec scolaire calédonien*, 1999.

Jean-Marie LAMBERT, *La nouvelle politique indigène en Nouvelle-Calédonie*, 1999.

Paul DE DEKKER et Laurence KUNTZ, *La bataille de la coutume. Ses enjeux pour le Pacifique*, 1998.

Annie BAERT

Le Paradis Terrestre, un mythe espagnol en Océanie

*Les voyages de Mendaña et de Quirós
1567-1606*

Préface de Christian Huetz de Lemps

L'Harmattan
5-7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris - FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9

Remerciements

Je souhaite d'abord rendre hommage à deux personnes aujourd'hui décédées : Roger Divin, ancien consul du Chili à Papeete, et José Luis Porras, ancien président de la Asociación Española de Estudios del Pacífico, spécialiste des Espagnols dans le Pacifique et, en particulier, aux Philippines.

Ma reconnaissance va aussi à Inmaculada Alva de Cordoue, Thérèse de Ua Pou et Teoho de Vaitahu, au personnel des Archives des Indes de Séville, à don José Manuel Alonso Ibarrola, M. le professeur Raymond Bagnis, don José Miguel Barros, ambassadeur du Chili, Denis Beauchesne, don Salvador Bofarull, Mame Dexter, Jean-Louis Boglio, Mme le professeur Omaira Brunal-Perry de l'Université de Guam, Christian Buchet, Martin Coeroli, Mgr Michel Coppenrath, Gilles Cordonnier, Jimmy et Doina Cornell de Londres, Flora Devatine, don Emilio Fernández-Castaño et don Carlos Fernández-Shaw, ambassadeurs d'Espagne, don José Ignacio González-Aller Hierro, directeur du Museo Naval de Madrid, Fr. Michel Gougeon, Mgr Le Cleac'h, don José Llavador Mira, de l'Université de Séville, don Francisco Mellén Blanco, Pierre Morillon et Hilda Picard des Archives Territoriales, Mercedes Palau Baquero, Jean Pages, don Pedro M. Piñero Ramírez, de l'Université de Séville, Jean-Yves Planchon, Philippe Raust, Renée Romaní Sánchez de Lima, don Juan Sosa Hurtado, directeur du Museo del Ejército de Madrid, Patrick Stiehr, Guillaume Taimana et Darell Tryon.

Merci enfin à mes professeurs, Paul de Deckker, Christian Huetz de Lemps et André Labertit

à M.A.

Préface

L'ouvrage que nous propose ici Annie Baert, à partir de sa belle thèse soutenue à l'Université Française du Pacifique (Papeete) est passionnant à plus d'un titre. D'abord, c'est un travail de première main, qui nous met directement au contact des sources espagnoles, des récits des voyageurs, de leur correspondance et de tous les textes originaux de l'époque qui contribuent à éclairer le contexte historique, géographique et culturel dans lequel se situent ces entreprises d'exploration qui peuvent paraître, avec le recul du temps, d'une hardiesse un peu insensée. En effet, l'objet de ce livre est de nous faire vivre ce qui peut figurer parmi les plus grandes aventures maritimes de tous les temps, et peut-être parmi les moins bien connues, en tout cas en France. Pour leurs expéditions au cœur du Pacifique Sud, Mendaña et Quirós affichaient des ambitions de découverte et ont effectivement réalisé des périple dont la témérité ne le cède en rien, voire même l'emporte sur celle des pérégrinations de Colomb et des ses successeurs. Certes, eux n'ont pas découvert ce cinquième « continent austral » à la recherche duquel ils étaient partis, sur la foi des théories que les savants de leur temps avançaient sur le nécessaire équilibre entre masses continentales et espaces maritimes, alors que Colomb, lui, a trouvé par hasard, pourrait-on dire, un continent américain dont l'existence même était impensable pour les géographes de son époque, imprégnés des idées reprises de Ptolémée. Mendaña et Quirós n'en ont pas moins non seulement fait progresser la connaissance géographique des immensités maritimes du Pacifique, mais aussi ont ouvert pour les Européens les premières fenêtres sur l'existence de populations océaniques bien différentes de tous les peuples « sauvages » connus jusque là.

En fait, les voyages de Mendaña et Quirós se situent dans une période tout à fait fondamentale à la fois de l'histoire de l'expansion espagnole et de la découverte du monde. Ils se placent en effet à la fin de ce prodigieux temps des grandes découvertes qui a profondément modelé la carte de l'oekoumène des Européens. On avait vu en quelques décennies s'ouvrir la route des Indes par le sud et l'est, autour de l'Afrique et à travers l'Océan Indien, aboutissement de la saga maritime des Portugais symbolisée par les voyages de Vasco de Gama (1497-1499) et de ses successeurs. Mais en même temps se fermait l'hypothétique route des Indes par l'ouest du fait de l'apparition inopinée de cette immense terre américaine, qui demanda plus d'un quart de siècle d'efforts de nombreux navigateurs avant qu'enfin Magellan

ne parvint à la contourner par le sud en découvrant le détroit qui porte aujourd'hui son nom (1520). Magellan confirmait ainsi l'existence d'un nouvel Océan qu'avait déjà aperçu beaucoup plus au nord le conquistador Núñez de Balboa, après une difficile traversée des montagnes couvertes de forêts denses de l'isthme de Panama (1513). Il fit bien plus en montrant l'immensité au cours de cette traversée dont l'issue heureuse, malgré les terribles dangers et les pertes encourues, dut beaucoup à la mansuétude d'un océan qui se révéla pour lui presque constamment Pacifique. Dès lors, les choses allèrent très vite, tant en Amérique que dans le Grand Océan, que le traité de Tordesillas (1498) réservait pour l'essentiel aux entreprises espagnoles. A partir de la conquête des grands empires indiens du Mexique et du Pérou, l'Espagne put s'assurer le contrôle d'une immense façade américaine de l'Océan Pacifique allant de la Californie au Nord jusqu'à la Terre de Feu à l'extrême Sud. En même temps, des expéditions maritimes suivaient les traces de Magellan (Loaysa, 1525) ou se lançaient vers l'Ouest à partir des ports nouvellement créés sur les côtes de l'Amérique centrale (Saavedra 1528, Grijalva 1537, Villalobos 1542). Le couronnement en fut, grâce à l'expédition de Legazpi, l'implantation durable des Espagnols sur la face ouest du Grand Océan, aux Philippines (1564-1569) et à Guam, et la transformation du Pacifique Nord en un « lac espagnol » régulièrement parcouru par la flotte du « galion de Manille » reliant Acapulco à la nouvelle capitale des Philippines (fondée en 1571) par la route tropicale des alizés, le retour se faisant beaucoup plus au nord en utilisant la prépondérance des vents d'ouest aux latitudes tempérées (route dite d'Urdaneta, 1567).

C'est dans ce contexte d'intense activité, de vastes tentatives et projets d'exploration et de conquêtes (pas seulement maritimes : pensons aux impressionnantes expéditions amazoniennes d'Orellana, Aguirre et quelques autres à la recherche de l'Eldorado) qu'il faut resituer la maturation du dessein de Mendaña d'un périple dans le Pacifique Sud à la recherche de ce vieux mythe hérité de l'Antiquité grecque, le continent austral. C'est tout naturellement dans le vide total des connaissances sur cette moitié méridionale du Grand Océan que se nourrissent, jusqu'au dernier tiers du XVIII^e siècle en fait, mythes et utopies, d'origine antique, biblique ou moderne, et d'inspiration pas seulement géographique mais aussi économique, voire religieuse, poétique et sociale (utopies des sociétés idéales localisées dans les Terres Australes, en attendant le « Bon Sauvage »). Ainsi Mendaña identifia-t-il spontanément l'archipel visité dans le sud-ouest du Pacifique avec les îles mythiques dont le roi Salomon avait tiré, dit-on, ses richesses. Chaque terre aperçue dans le Pacifique Sud par les navigateurs était envisagée d'abord comme un éventuel appendice de la grande terre australe jusqu'à ce que soit nettement assuré son isolement insulaire. Et bien sûr, on espérait toujours trouver dans ces mondes à découvrir aussi bien des âmes à convertir que d'inépuisables ressources pouvant dépasser même celles des Amériques, comme Quirós en resta persuadé jusqu'à sa mort, malgré les résultats bien décevants sur ce point des deux voyages auxquels il avait participé.

Mais, comme le montre bien Annie Baert, cet enthousiasme pour la découverte et la colonisation de terres nouvelles, encore évident lors du premier voyage de Mendaña (1567-1569, contemporain donc de la conquête des Philippines) qui fut totalement financé par le « gouverneur » du Pérou, Lope García de Castro, alla ensuite en déclinant. Le deuxième voyage (1595) ne put être organisé finalement que grâce à des fonds privés et, pour réaliser son projet en 1605, Quirós dut batailler ferme des années et aller jusqu'en Europe afin d'obtenir le soutien royal et les fonds nécessaires, en insistant notamment sur la finalité religieuse de son expédition. C'est que, dans ces quelque 40 années à l'intérieur desquelles se situent les trois voyages, se produisit une transformation profonde des conceptions et des objectifs de l'Espagne face à l'outremer. Confrontée aux problèmes de gestion de son immense empire, menacée par les coups de boutoir de ses innombrables ennemis, accaparée par les questions européennes, l'Espagne est passée dans cette période de l'exaltation ultramarine à une stratégie défensive rendue nécessaire par son relatif déclin maritime. Aussi le discours des candidats à l'exploration sur la conquête de nouveaux espaces, de nouvelles richesses, de nouvelles âmes est apparu avec le temps de plus en plus déconnecté face aux exigences concrètes de la politique coloniale. La distorsion est particulièrement nette après le troisième voyage, lorsque Quirós harcèle vainement le Roi et l'administration à propos de son « grand dessein » d'une quatrième expédition.

On comprend d'ailleurs les réticences de l'Etat face à des entreprises coûteuses et aussi aléatoires. C'est que la navigation dans le Pacifique présente des caractères spécifiques liés à l'immensité des distances, qui change non seulement l'échelle mais aussi la nature des dangers. Savoir où l'on est pose déjà un problème bien difficile à résoudre au temps de Mendaña car, si l'on sait à peu près définir la latitude grâce à la famille d'instruments issue de l'astrolabe, la longitude, elle, reste sujette à d'énormes erreurs d'appréciation faute de ces chronomètres, horloges marines ou autres moyens de conserver l'heure d'un méridien d'origine, qui n'apparurent que ... près de deux siècles après Mendaña. La longueur des voyages rend vitale aussi la question de la nourriture et de l'eau, et fait peser lourdement la menace du développement du scorbut par carence de vivres frais. Et puis, les navires eux-mêmes doivent résister à des mois, voire des années de navigation, avec tous les risques inhérents à l'approche de terres inconnues. Au péril du naufrage s'ajoutent ceux de contacts avec des populations parfois visiblement hostiles et redoutables, mais dont en tout cas on ne pouvait percevoir nettement les intentions ou comprendre les comportements, faute d'en connaître les langues.

Face à toutes ces menaces potentielles, comme nous le montre bien Annie Baert, une organisation rigoureuse des expéditions, que ce soit sur le plan technique ou militaire, mais aussi des directives précises sur les attitudes à observer, notamment dans les contacts avec les indigènes. Il y a ici des

pages importantes sur les conceptions de la monarchie espagnole en ce domaine, en particulier à travers l'analyse des ordonnances de 1573, de Philippe II. On y trouve des exigences strictes de prudence, mais aussi de modération, dans la conduite à tenir dans les terres nouvelles et face aux « sauvages » qui les habitaient, bien loin de la « légende noire » de la colonisation espagnole propagée notamment par les ennemis anglais.

Mais, au-delà des principes, il y a la vie quotidienne des hommes au cours de ces si longs voyages, et Annie Baert nous livre ici de pittoresques et passionnants récits, en particulier du choc de la découverte de la nature et des hommes de ces îles lointaines. N'oublions pas notamment que dans son deuxième voyage, Mendaña a été le premier Européen à apercevoir des Polynésiens lors de son passage aux îles Marquises, et la description que nous en a laissée Quirós, alors pilote de l'expédition, annonce déjà, sur un ton certes différent, la fascination exercée par ces beaux sauvages, dont s'enthousiasmèrent certains des navigateurs du XVIII^e siècle. La vision espagnole de la Mer du Sud est certes incomplète et largement limitée aux aspects matériels des civilisations et des sociétés. Elle n'en constitue pas moins un document inestimable parce que le premier, avant toute modification issue du contact lui-même.

Pour bien comprendre cependant cette perception de l'ailleurs et de l'autre par les navigateurs espagnols, il faut bien sûr savoir d'abord qui ils étaient eux-mêmes. Sur ce plan, Annie Baert a réalisé un tout à fait remarquable travail d'enquête sur les différents participants. Il y a bien sûr les chefs, les personnalités dominantes, et l'on a ici d'étonnants portraits de Mendaña, de son épouse Doña Isabel et de Quirós : ce sont autant d'analyses fines de leurs psychologies et de leurs comportements confrontés aux risques énormes de ces immenses périple et à l'enfermement sur ces petits navires pendant de longs mois, bien propice à toutes les fermentations et conflits. Mais il y a aussi la foule des membres d'équipage et des colons embarqués vers de chimériques terres promises, sur lesquels Annie Baert a réuni une impressionnante information. C'est d'ailleurs un des traits marquants de cet ouvrage, à côté de l'intérêt scientifique majeur de l'étude de ces trois grands voyages, que cette imprégnation constante par une chaleureuse compréhension à l'égard des hommes, qu'ils soient grands ou petits, espagnols ou indigènes des îles.

Christian Huetz de Lempis
Professeur
Université de Paris IV Sorbonne

Introduction

« J'ai découvert un Paradis terrestre... », écrivait Pedro Fernández de Quirós, pendant l'été de 1614, moins d'un an avant sa mort, à propos de certaines îles du Pacifique qui venaient d'être incorporées à l'oekoumène européen en une quarantaine d'années. Cette formule, qui eut par la suite le succès littéraire que l'on sait, intrigue le lecteur, qui cherche immédiatement à en savoir davantage sur le sujet et qui, constatant le peu de place que réservent en général les historiens à cet épisode, est tenté de s'en détourner et de considérer qu'il ne présente que peu d'intérêt. Mais il n'en est rien, bien au contraire¹.

En effet, il ne s'agit de rien moins que du premier contact entre Occidentaux et Océaniens, qui fut, non pas furtif, accidentel et involontaire, mais tout à fait délibéré, consciencieusement organisé et poursuivi avec constance, au moins pendant un temps. Il ne s'agit pas en outre d'un événement géographiquement limité, puisqu'il s'agit de la « découverte » d'environ quatre-vingts îles, appartenant à sept grands archipels de l'hémisphère sud, échelonnés sur 24 degrés de latitude et 100 degrés de longitude, à peu près également répartis à l'est et à l'ouest de la ligne de changement de date.

Il convient d'emblée de préciser que nous entendons le verbe « découvrir », qui a soulevé tant de stériles polémiques, dans son sens étymologique de « trouver en parcourant, révéler ce qui était jusque là caché — couvert — et ignoré » : il ne signifie pas, bien entendu que les pays en question — et leurs habitants — ne commencèrent à exister qu'à partir de leur « découverte », ce qui n'aurait strictement aucun sens, mais que les Européens ignoraient leur existence, tout comme eux-mêmes ignoraient celles d'autres peuples. C'est cette dimension intellectuelle primordiale qui nous fait écarter le mot « rencontre », proposé par certains penseurs, et qui semble n'évoquer qu'une aimable conversation due au hasard, et restée sans lendemain.

¹ Requête n° 53, in *Memoriales de las Indias Australes*, éd. de O. Pinochet de la Barra, Madrid, 1991, p. 432.

Car si la découverte — que nous écrivons donc désormais sans guillemets — de ces terres ne provoqua pas dans les esprits le même bouleversement que celle de 1492, elle en fut le prolongement et permit son aboutissement. Le prolongement, car il fallait bien continuer à chercher ce que Christophe Colomb et les autres explorateurs n'avaient pas trouvé, et qui ne pouvait que se trouver toujours plus loin vers le soleil couchant. Et l'aboutissement, quelque paradoxal que cela puisse paraître à première vue, car ce sont ces voyages qui ont ouvert la voie à ceux qui achevèrent, deux cents ans plus tard, la connaissance de notre planète. Il est, dès lors, parfaitement logique que la belle phrase de Quirós, rapportée plus haut, débouche finalement sur le baptême de la Nouvelle-Cythère. Qu'il ne s'agit pas ici d'un raccourci audacieux, c'est ce que nous tenterons de démontrer.

Nous allons donc étudier trois voyages océaniques, réalisés au départ du Pérou en 1567-1569, 1595 et 1605-1606, sous l'autorité de la Couronne espagnole, et sous le commandement de Alvaro de Mendaña y Neira et de Pedro Fernández de Quirós, qui concernèrent environ sept cents personnes, et qui permirent la découverte d'une bonne partie des îles Salomon, Marquises, Tuamotu, Cook, Vanuatu et Papouasie Nouvelle-Guinée.

A l'instar des tragédies anciennes, celle-ci nous offre les trois unités indispensables. L'unité de temps est évidente, car ces trois expéditions sont concentrées en une période brève et significative, qui correspond à la fin de l'âge de gloire de l'Espagne. Elles furent en quelque sorte comme un dernier scintillement, déjà un peu attardé, dans l'empire sur lequel « le soleil ne se couchait jamais », raison pour laquelle Quirós mourut sur un échec. L'unité de lieu est, certes, plus difficile à défendre, car il s'agit de la découverte de territoires dispersés sur plusieurs milliers de milles nautiques, mais on peut éventuellement l'admettre si l'on considère les liens culturels historiques entre les peuples concernés, qui forment à eux tous ce que les chercheurs ont appelé l'Océanie, proche et éloignée.

Quant à l'unité d'action, c'est Quirós lui-même qui la vécut comme telle, bien qu'il n'ait participé personnellement qu'aux deux derniers voyages, puisqu'il écrivait, en 1607 et 1608, qu'il avait « terminé le récit des trois expéditions de découverte qui [avaient] été faites dans la région Australe inconnue² ». Il les voyait donc comme un tout, et à juste raison, puisque ce furent les trois seules expéditions péruviennes dans la mer du Sud et que ces îles retombèrent dans l'oubli jusqu'au sursaut momentané de la fin du XVIII^e siècle quand, les grandes puissances européennes prenant

² Requête n° 16 et 20, in *Memoriales ...*, *op. cit.*, pp. 139, 149 et 179.

possession de terres censées appartenir à la Couronne espagnole, le vice-roi du Pérou, Don Manuel de Amat s'intéressa plus particulièrement à Tahiti : la signature, le 5 janvier 1775, par les chefs Tu-nui-ea-i-te-atua et Vehiatua, du traité de Hatutira, par lequel ils reconnaissaient la souveraineté de Carlos III sur Tahiti et ses dépendances, resta sans lendemain³.

Tragédie, disions-nous. C'est, en effet, de cela qu'il s'agit, au sens populaire du mot, qui désigne « un événement funeste, qui apporte le malheur », comme les drames que connurent aussi bien les Océanistes que les navigateurs ; mais aussi au sens propre, celui qu'indique le *Larousse*, car « elle emprunte son sujet à la légende et à l'histoire, met en scène des personnages illustres et offre le spectacle des passions humaines ». La légende, c'est celle du roi Salomon et de ses fabuleuses richesses, qui rencontra la réalité quand les Espagnols crurent comprendre que le nom indigène de Santa Isabel était *Saba*. Sans énumérer les personnages illustres, nous pouvons cependant relever, outre ces hommes hors du commun qu'étaient Mendaña, Quirós et une bonne partie de leurs compagnons, l'intervention directe et personnelle dans ces expéditions de deux rois d'Espagne et d'un pape. Quant aux passions humaines, elles y sont pratiquement toutes représentées, des plus charnelles et matérielles aux plus spirituelles — soit d'or et de gloire, mais aussi de connaissances nouvelles et de béatitude éternelle.

La période que nous étudions, qui va de 1567, date du premier départ de Mendaña pour la mer du Sud, à 1615, année de la mort de Quirós, coïncide pratiquement avec le règne de deux grands Habsbourgs, Philippe II et Philippe III, au pouvoir en Espagne de 1556 à 1621.

Philippe II monta sur le trône à l'abdication de son père, Charles Quint, en 1556. C'était un homme austère, qui régnait sur des territoires immenses, « sur lesquels le soleil ne se couchait jamais », selon l'expression traditionnelle, et sur lesquels ne planaient pas souvent non plus la paix et la sérénité. Il n'était plus

³ Corney, Bolton Glanville : *The Quest and Occupation of Tahiti by the Emissaries of Spain in 1772-1776*, 3 vol., Hakluyt Society, 1913, 1914 et 1918. Mellén Blanco, Francisco : « Expediciones al Pacífico sur en el virreinato de Amat, 1770-1776 », in *España y el Pacífico*, Instituto de Cooperación para el Desarrollo, Madrid, 1989, pp. 137-151 ; « Un diario inédito sobre la presencia española en Tahití (1774-1775) », in *Revista Española del Pacífico*, n°2, Madrid, 1992, pp. 109-182. Rodríguez, Máximo : *Les Espagnols à Tahiti*, Société des Océanistes, n°45, Paris, 1995. Landín Carrasco, A. & Sánchez Masiá, L. : « Los viajes promovidos por el virrey Amat », in *Descubrimientos Españoles en el Mar del Sur*, Editorial Naval, Madrid, 1992, III, pp. 727-788.

empereur, comme son père, qui avait légué l'Empire et les territoires d'Autriche à son frère Ferdinand. Mais, outre l'Espagne péninsulaire, y compris le Portugal à partir de 1580, il exerçait son autorité sur une partie de l'Italie (Naples, la Sicile, la Sardaigne, le duché de Milan), les Flandres, l'Amérique et, depuis 1564, les Philippines.

Aux innombrables problèmes internes que posait l'administration de territoires si vastes et si différents, s'ajouta, dès le début du règne, le danger représenté par les Turcs en Méditerranée qui, s'alliant ensuite aux morisques révoltés en 1570, menaçaient la sécurité intérieure de l'Espagne. La victoire de Lepante, en 1571, apporta sur ce front un certain soulagement. Mais un autre ver était dans le fruit : la question protestante. Elle se manifesta d'abord, en 1566, par une insurrection dans les Flandres, puis elle se transforma en une véritable guerre, qui s'étendit aux autres puissances européennes pour arriver en 1596 à une vraie alliance formelle entre la France, l'Angleterre et les Provinces Unies contre l'Espagne. Dans ce contexte, et malgré les arrivées massives de métaux précieux en provenance d'Amérique, on comprend que le règne de Philippe II ait été marqué par un déficit chronique et d'incessants drames financiers, comme les banqueroutes de 1557, 1575 et 1596⁴.

Son fils, Philippe III, qui lui succéda en 1598, lui ressemblait bien peu : on parle en général de son manque de caractère et de sa faiblesse qui le conduisirent à donner le pouvoir à un « favori », Francisco de Sandoval, plus tard duc de Lerma, ce qui suscita cependant la féroce opposition du père Aliaga, son confesseur.

Pendant la plus grande partie de son règne, Philippe III s'employa à ramener la paix, signant un traité avec le nouveau roi d'Angleterre, Jacques I^{er} Stuart, ou avec la Hollande en 1609. Il vit encore avec soulagement la fin de ses problèmes avec la France après l'assassinat de Henri IV en 1610. Sur le front intérieur, il prit en particulier la tragique décision de l'expulsion des morisques, échelonnée de 1609 à 1614, qui représenta une véritable saignée pour certaines régions de la péninsule. Il réduisit la valeur de la monnaie mais n'empêcha pas la dette publique d'augmenter et, à sa mort, c'étaient des banquiers étrangers qui payaient les factures du pays. L'Espagne était alors engagée dans une irréversible décadence, et nous n'évoquerons que pour mémoire la guerre de

⁴ À la fin du XVI^e siècle, alors que les revenus, ordinaires et extraordinaires, de la Couronne étaient d'environ 10 millions de ducats, ses seules dépenses extérieures s'élevaient à 68 millions de ducats. J. Pérez : « La Forja del Imperio... » et « Expansión europea », in *Historia de España*, Madrid, 1986, pp. 487-488 et 507-508.

Trente Ans qui, éclatant en 1618, se situe en dehors de notre cadre temporel⁵.

L'histoire de ces trois voyages est assez bien connue, tout au moins celle de leurs événements, que nous pouvons résumer succinctement.

Les rumeurs sur les îles du roi Salomon se multipliant au Pérou, Lope García de Castro, gouverneur du vice-royaume, décida d'y envoyer une expédition de découverte, qu'il confia à son neveu Alvaro de Mendaña y Neira. Deux navires, achetés par les finances royales, quittèrent donc Callao le 19 novembre 1567. La première terre fut aperçue le 15 janvier 1568 et, le 7 février, ils arrivèrent devant Santa Isabel, la première des îles Salomon⁶.

Mendaña chargea son chef-pilote, Hernán Gallego, de procéder à une reconnaissance systématique de l'archipel, grâce à la construction sur place d'un bateau à faible tirant d'eau, ce qui prit six semaines, pendant lesquelles furent organisées des expéditions d'exploration de l'intérieur de l'île. La première sortie de ce brigantin, qui fit le tour complet de Santa Isabel, dura du 7 avril au 4 mai, et permit en particulier la découverte de Malaita, du groupe Nggela Sule et de Guadalcanal.

À son retour, les navires quittèrent Santa Isabel pour aller mouiller à Guadalcanal, d'où il repartit en exploration, du 19 mai au 5 juin, découvrant principalement San Cristóbal, où les deux *naos* vinrent jeter l'ancre et restèrent du 1^{er} juillet au 11 août. Lors de sa troisième sortie, qui fut assez courte, puisqu'elle ne dura qu'une semaine, du 6 au 14 juillet, le brigantin parvint jusqu'à l'extrémité sud-est du centre de l'archipel des Salomon et, pensant qu'il n'y avait plus d'îles au vent, fit demi-tour : l'exploration était terminée. En tout, ses trois voyages avaient permis la découverte d'une vingtaine d'îles.

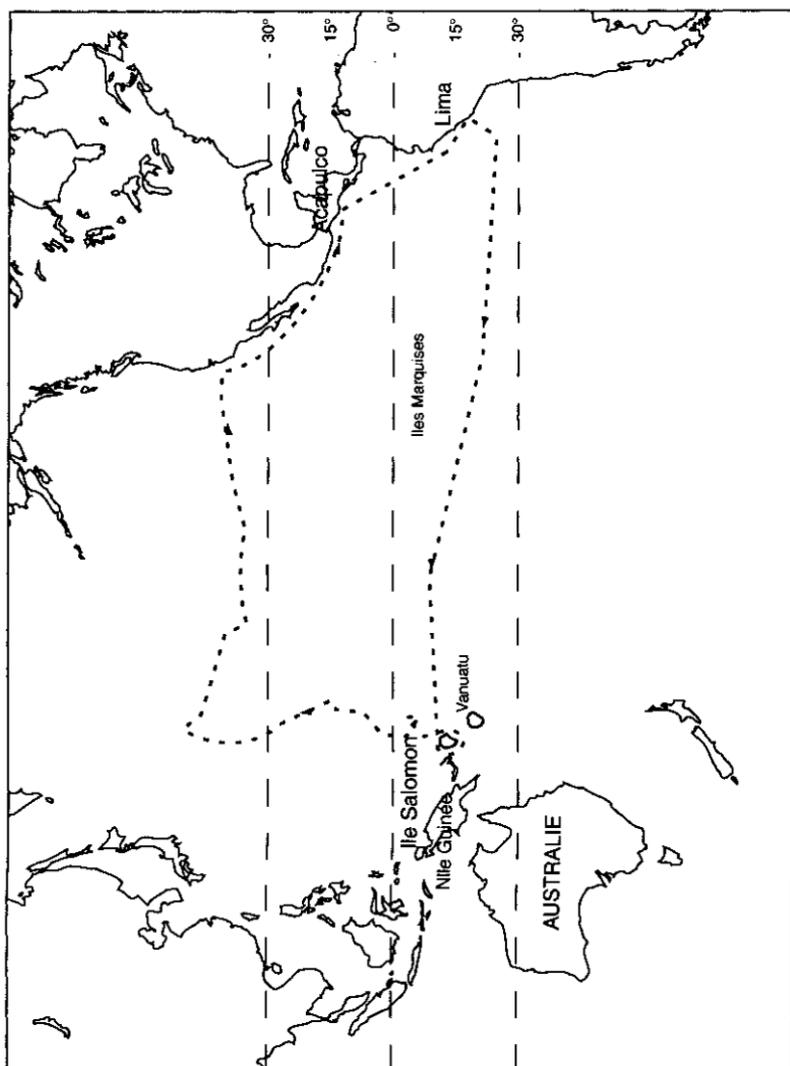
La flotte leva l'ancre définitivement le 11 août 1568. Après une traversée très éprouvante, au cours de laquelle Mendaña découvrit encore deux îles, elle arriva en Nouvelle-Espagne le 19 janvier 1569, et rejoignit finalement son port de départ, Callao, le 22 juillet 1569, presque un an après avoir quitté San Cristóbal.

Les cartes qui suivent sont tirées de *Descubrimientos españoles en el Mar del Sur*, *op. cit.*, pp. 557, 611, 671 et 703.

⁵ A. Domínguez Ortiz : « Esplendor y Decadencia, de Felipe III a Carlos II : Población y economía », in *Historia de España*, *op. cit.*, p. 597.

⁶ Pour plus de clarté, les toponymes qui ont été conservés sont écrits en caractère standard, et ceux qui n'ont pas prospéré en italique.

Route du premier voyage de Mendaña, 1567-1569



Le tableau suivant permet de résumer les découvertes réalisées en 1568 :

découvertes	date	identification	latitude	longitude
Pendant la traversée aller, de Callao (19-11-1567) à Santa Isabel :				
<i>Isla de Jesús</i>	15-1-68	Nui (Tuvalu)	7° 15 S	177° 10 E
<i>Bajos de la Candelaria</i>	1-2-68	Roncador et Ke Uopua (Salomon)	6° 10' S	159° 20' E
<i>Santa Isabel</i>	7-2-69	Santa Isabel	7° 55' S	159° 20 E
1 ^{er} voyage du brigantin, au départ de Santa Isabel, du 7 avril au 5 mai 1568				
<i>Ramos</i>	11-4-68	Malaita	9° S	160° 30' E
<i>Galera, Buena Vista, San Dimás, San Germán, Guadalupe, Florida</i>	du 15-4 au 19-4 1568	Kombuana, Vatilau, et groupe Nggela Sule, (Florida Islands)	8° 16' S à 9° 15 S	de 160° E à 160° 30' E
<i>Sesarga</i>	19-4-68	Savo	9° 10' S	159° 50' E
<i>Guadalcanal</i>	20-4-68	Guadalcanal	9° 30 S	160° E
<i>San Jorge</i>	21-4-68	San Jorge	9° 30' S	159° 35' E
<i>San Nicolás, San Jerónimo, Arceifes, San Marcos</i>	25-4-68	plusieurs îlots et Choiseul	7° 30' S	157° 30' E
2 ^e voyage du brigantin, depuis Guadalcanal, du 19 mai au 5 juin 1568				
<i>Tres Marias</i>	24-5-68	Olu Malua	10° 7' S	161° 50' E
<i>Atreguada</i>	29-5-68	Ulawa	9° 45' S	161° E
<i>San Juan</i>	1-6-68	Uki Ni Masi	10° 15'S	161° 45' E
<i>San Cristóbal</i>	2-6-68	San Cristóbal	10° 30'S	161° 45' E
3 ^e voyage du brigantin, depuis San Cristóbal, du 7 au 14 juillet 1568				
<i>Santa Ana</i>	11-7-68	Owa Raha	10° 50' S	162° 28' E
<i>Santa Catalina</i>	11-7-68	Owa Riki	10° 54' S	162° 27' E
Retour des naos vers le Mexique, parties de San Cristóbal le 11 août 1568				
<i>Bajos de San Mateo- Bartolomé</i>	17-9-68	Aur et Maloelap (Marshall)	8° 40' N	171° E
<i>San Francisco</i>	3-10-68	Wake (Marshall)	19° 20' N	166° 30' E

Les résultats concrets de cette expédition ne séduisirent pas les autorités de Lima, occupées ailleurs, et Mendaña dut négocier longtemps et âprement avant d'être autorisé, en 1574, à organiser, à ses frais, un deuxième voyage, dont le but était d'installer une colonie espagnole aux îles Salomon, et qui ne put se faire qu'en 1595.

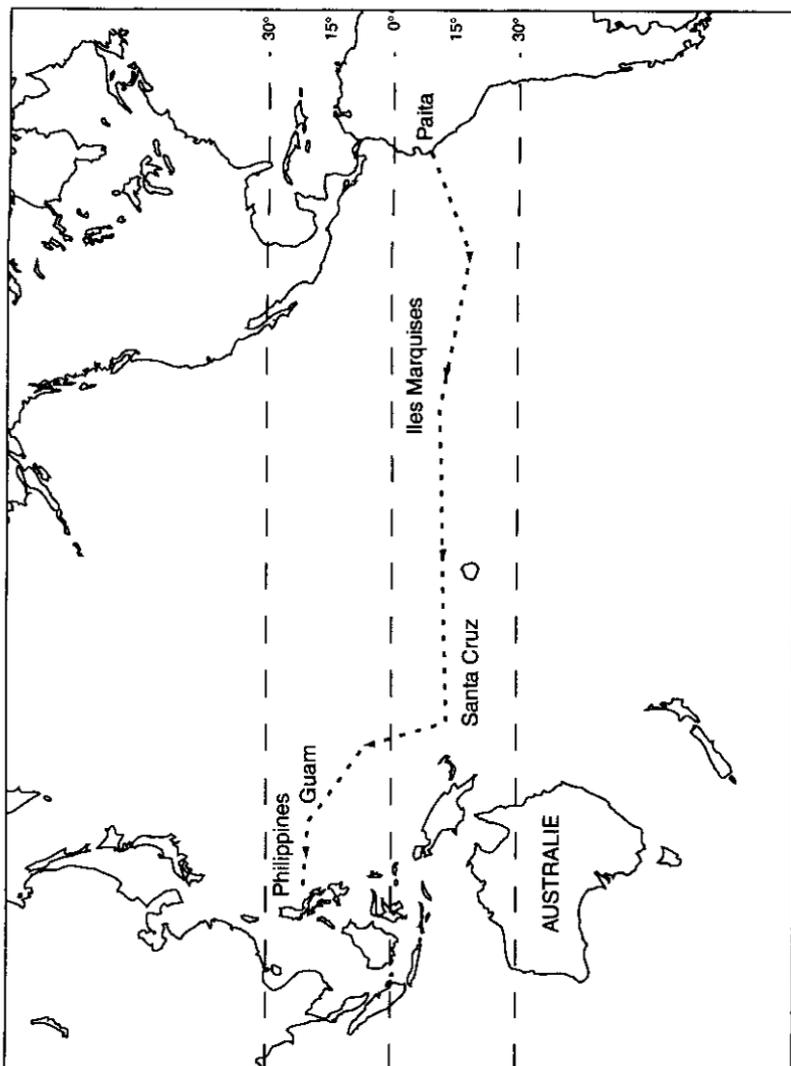
La flotte, dont le chef-pilote était Pedro Fernández de Quirós, se composait cette fois de quatre navires et emmenait environ 400 personnes, dont des femmes et des enfants. Elle appareilla de Callao le 9 avril 1595, fit escale dans divers ports de la côte péruvienne afin de compléter les provisions et les équipages, et arriva au groupe sud des îles que Mendaña baptisa Marquises le 21 juillet. Ce n'étaient pas les îles Salomon que cherchaient les Espagnols, aussi n'y restèrent-ils que deux semaines. Ils levèrent l'ancre de nouveau le 5 août, apercevant en route les îles de *San Bernardo* et *Solitaria* et, le 7 septembre, la flotte était en vue de l'île de Tinakula, quand le navire-amiral disparut. Le lendemain, ils arrivèrent à Nendo, la plus grande de l'archipel nommé aujourd'hui Santa Cruz Islands.

Mendaña pensait qu'il n'était toujours pas arrivé aux Salomon, mais décida de s'y arrêter, le temps de rechercher son navire perdu. En même temps, les futurs colons commencèrent à s'y installer et à construire un village à terre, où ils restèrent deux mois : séjour marqué par des crimes, des tentatives de mutinerie, et la mort de Mendaña lui-même, le 18 octobre.

Doña Isabel, qui avait hérité de son mari la direction de l'expédition, décida de renoncer provisoirement à cette installation et de rejoindre les Philippines, où elle projetait de se réapprovisionner et de recruter de nouveaux colons pour revenir ensuite à Santa Cruz. Elle fit donc déterrer le corps de son mari, qui fut embarqué sur la frégate, et lever l'ancre le 18 novembre. Le 10 décembre un deuxième navire, la galiote, disparut, puis le 19 décembre, ce fut le tour de la frégate. La capitane, désormais seule en mer, passa devant les îles Guam et Rota (dans les îles Mariannes), où les marins obtinrent quelques vivres frais, sans y faire escale, et atteignit les Philippines le 14 janvier 1596. Enfin, elle jeta l'ancre dans la baie de Manille le 11 février.

Elle y passa six mois, épousa le neveu du gouverneur, qui prit à sa charge les réparations de son navire, puis reprit la mer le 10 août vers Acapulco, où elle arriva le 11 décembre 1596. Elle s'installa provisoirement au Mexique avec son nouveau mari, tandis que Quirós embarqua sur un transport de passagers et atteignit Lima le 5 juin 1597.

Route du deuxième voyage de Mendaña, 1595



Les îles découvertes apparaissent dans ce deuxième tableau :

découvertes	date	identification	latitude	longitude
Départ de Cherrepe, le 16 juin 1595				
<i>Magdalena</i>	21-7-95	Fatuiva (Marquises, Polynésie Fr)	10° 29S	138 ° 39 W
<i>Dominica</i>	23-7-95	Hiva Oa (id)	9° 40' S	139° W
<i>San Pedro</i>	"	Motane (id)	10° S	138° 50' W
<i>Santa Cristina</i>	"	Tahuata (id)	9 ° 55' S	139 ° 05 W
Départ des Marquises, le 5 août 1595				
<i>San Bernardo</i>	20-8-95	Pukapuka, Danger (Cook)	10° 53' S	165 49' W
<i>Solitaria</i>	29-8-95	Niulakita (Tuvalu)	10° 45' S	179° 30' W
<i>Santa Cruz</i>	8-9-95	Nendo (Sta Cruz, Salomon)	10° 43' S	165 ° 48 E
Départ de Santa Cruz, le 18 novembre 1595				
île vue, non nommée	23-9-95	Ponape, Senyavin (Carolines)	6° 53' N	158° 10' E

Quirós, fort de l'expérience acquise par la découverte de ces huit îles et séduit par leur beauté et celle de leurs habitants, voulut organiser un nouveau voyage destiné principalement à l'évangélisation des Océaniens et à la recherche du fameux continent austral, dont toutes les îles découvertes ne pouvaient être, à ses yeux, que les avant-postes. Mais cette fois encore, les autorités de Lima ne se montrèrent pas disposées à appuyer une telle entreprise. Il partit donc en Espagne, puis à Rome, où ses projets missionnaires lui valurent le soutien actif du Pape, ce qui convainquit le roi Philippe III de lui faire confiance.

Trois navires, financés de nouveau sur fonds publics, partirent donc de Callao le 21 décembre 1605, mirent le cap un peu plus au sud que lors des précédents voyages, sans rien voir puis, remontant vers le nord-ouest, découvrirent d'abord deux îlots proches de Pitcairn, plusieurs atolls des Tuamotu et des îles Cook — faisant deux courtes escales, à Hao et à Rakahanga —, et arrivèrent aux Salomon, non loin de Santa Cruz, à Taumako, où ils

passèrent dix jours. Quirós mit de nouveau le cap au sud, aborda le Vanuatu et, le 30 avril, arriva devant la grande terre qu'il appela *La Austrialia del Espíritu Santo*, et qu'il prit pour la côte nord du Continent Austral.

Les Espagnols y restèrent un peu moins de six semaines : Quirós envoya quelques expéditions d'exploration à l'intérieur des terres, qui se heurtèrent d'emblée à l'hostilité des indigènes, et fonda symboliquement un ordre de chevalerie et une ville.

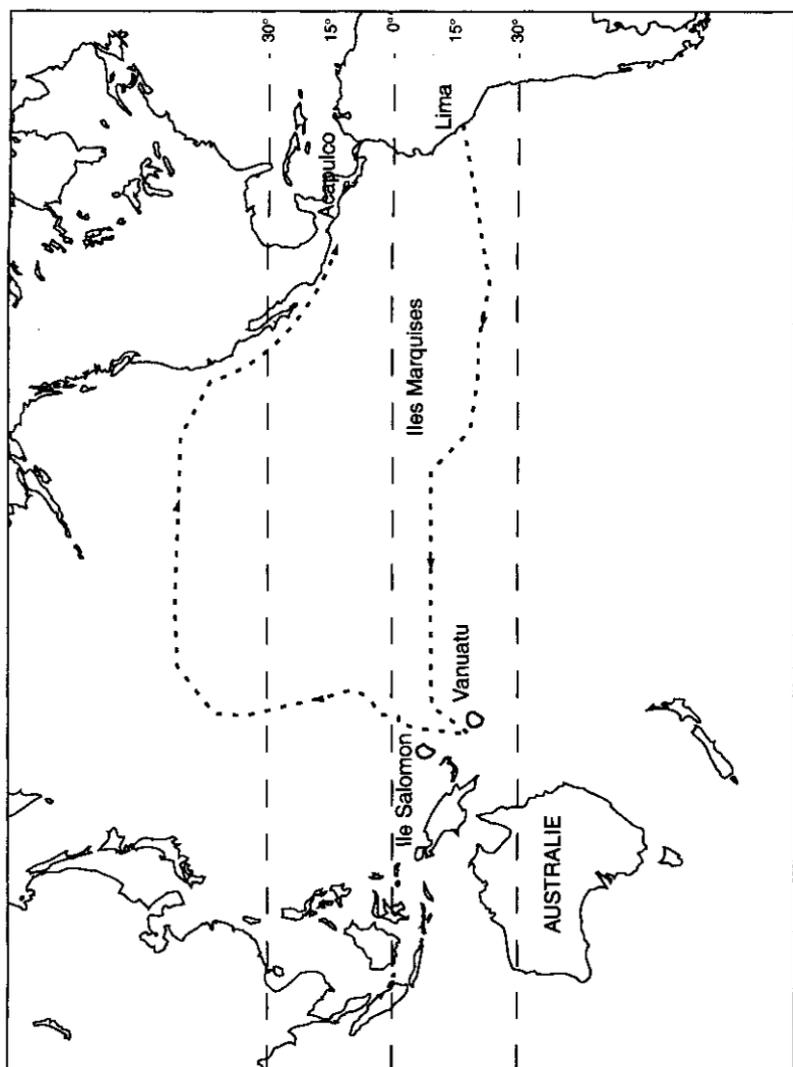
La flotte repartit en exploration le 8 juin, mais les conditions de vent — ou une mutinerie, les avis divergent — séparèrent les navires. Quirós prit alors la direction du Mexique et arriva à La Navidad le 21 octobre 1606, ayant ajouté une vingtaine d'îles nouvelles aux cartes de la mer du Sud.

C'est ce que montre le tableau suivant, dans lequel les noms donnés aux îles par Quirós apparaissent en premier, et ceux donnés par les autres chroniqueurs sont ainsi signalés : G.L. : González de Leza ; V.T. : Váez de Torres ; P.T. : Prado ; M. : Munilla ; T. : Torquemada. Les positions géographiques des îles sont tirées des *Instructions Nautiques* de la Marine Nationale.

découvertes	date	identification	latitude	longitude
Départ de Callao, le 21 décembre 1605				
<i>Luna Puesta</i> ou: <i>La Encarnación</i>	26-1-06	Ducie (Pitcairn, G. B.)	24° 40' S	124° 48' W
<i>San Juan Bautista</i> G.L.: <i>Sin Puerto</i> V.T.: <i>San Valerio</i> P.T.: <i>Sin Provecho</i>	29-1-06	Henderson (id)	24° 22' S	128° 18' W
<i>San Telmo</i> G.L.: <i>Tercera</i> P.T.: <i>San Blas</i>	3-2-06	Marutea (Tuamotu, Polynésie Fr.)	21° 29' S	135° 38' W
<i>Las 4 Coronadas</i> G.L.: <i>Anegadas</i> V.T.: <i>Virgenes</i> P.T.: <i>4 Hermanas</i> M.: <i>Anegadizas</i>	6-2-06	Maturei-Vavao, Tenaarunga, Vahanga, Tenaararo (id.)	21° 22' S	136° 32' W
<i>San Miguel</i> G.L.: <i>La 9^e</i> V.T. & P.T. : <i>Santa Apolonia</i>	9-2-06	Vairaatea (id.)	19° 20' S	139° 13' W

1 ^o escale <i>La conversión de San Pablo</i> G.L.: <i>La 10^e</i> P.T.: <i>San Guillermo</i>	10-2-06	Hao (id.)	18° 26' S	140° 40' W
<i>Decena,</i> G.L.: <i>La 11^e</i>	13-2-06	Tauere (id.)	17° 22' S	141° 30' W
<i>Sagitaria</i> G.L.: <i>La 12^e</i> P.T.: <i>Sin ventura</i>	13-2-06	Rekareka (id.)	16° 50' S	141° 56' W
<i>Fugitiva</i> G.L.: <i>La 13^e</i>	14-2-06	Raroia (id.)	16° S	142° 30' W
<i>San Bernardo</i> G.L.: <i>La 14^e, ou</i> <i>Isla del Pescado</i>	21-2-06	Caroline (îles de la Ligne, Kiribati)	9 ° 58 S	150 ° 13 W
2 ^o escale <i>Peregrina</i> G.L.: <i>La 15^e</i> P.T.: <i>Las Palmas</i> V.T.: <i>Matanza</i> T: <i>Gente Hermosa</i>	1-3-06	Rakahanga (Cook)	10 ° 01 S	161 ° 06 W
<i>Monterrey</i> G.L.: <i>La 16^e</i>	7-4-06	Temelfua (Duff, Salomon)	9° 52' S	167° 10' E
<i>Na Sa del Socorro</i> G.L.: <i>La 17^e,</i> <i>Na Sra de Loreto</i>	7-4-06	Taumako (id.)	9 ° 57 S	167 ° 13 E
<i>Tucopia</i> G.L.: <i>La 18^e</i>	22-4-06	Tikopia (id.)	12° 18' S	168° 55' E
<i>San Marcos</i> G.L.: <i>La 19^e</i> T: <i>Na Sa de la Luz</i>	25-4-06	Mera Lava (Banks, Vanuatu)	14° 25' S	168° 03' E
<i>Virgen María</i> G.L.: <i>La 20^e</i>	26-4-06	Santa María, ou: Gaua (Vanuatu)	14° 20' S	167° 30' E
<i>Los Portales (Na Sra) de Belén</i>	26-4-06	Vanua Lava, Banks (id.)	13° 50' S	167° 30' E
<i>Las lágrimas de San Pedro</i>	27-4-06	Saddle et Mota, Banks (id.)	13° 40' S	167° 30' E
Séjour d'un mois <i>Espíritu Santo</i>	30-4-06	Santo (id.)	15° 40 S	166 ° 50 E
<i>Pilar de Zaragoza</i> M: <i>Montserrat</i>	9-6-06	Urepara (Banks, Vanuatu)	13° 30' S	167° 20' E
<i>Buen Viaje</i>	8-7-06	Buritari, ou: Makin (Kiribati)	3° N	172°40' E

Route du deuxième voyage de Quirós, 1605-1606



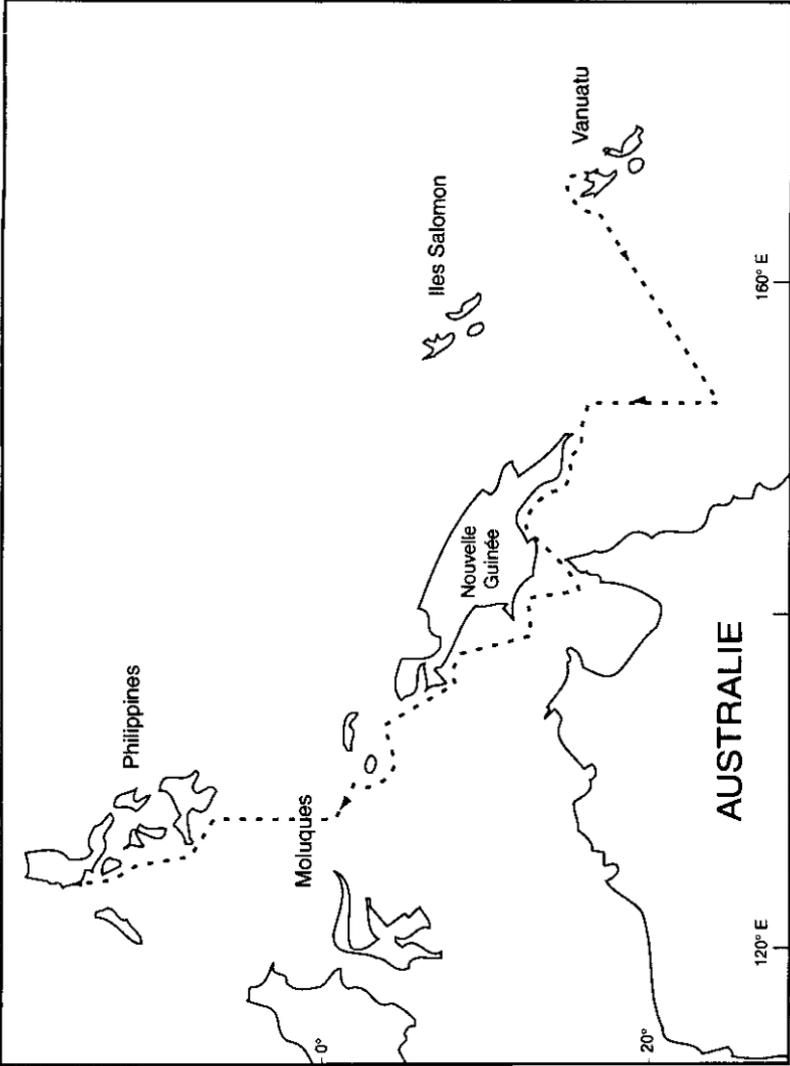
Váez de Torres et Prado y Tovar, qui accusèrent plus tard Quirós de les avoir abandonnés de propos délibéré, prirent le commandement des deux autres navires et, le 27 juin, conformément aux ordres prévus pour une telle éventualité, mirent le cap au sud, constatant au passage que Santo n'était qu'une île et non l'extrémité du continent austral.

Puis, par 21° de latitude, n'ayant vu aucune terre, ils remontèrent vers le nord : le 14 juillet, ils découvrirent l'île de *San Buenaventura* et abordèrent ensuite la Nouvelle-Guinée, qu'ils rebaptisèrent *Magna Margarita*, passèrent le détroit qui porte aujourd'hui le nom de Torres, laissèrent la patache aux Moluques, et atteignirent finalement Manille le 22 mai 1607, après avoir parcouru plus de 3 000 milles nautiques et découvert environ trente îles et îlots, ce qui est résumé dans ce dernier tableau :

découvertes	date	identification	latitude	longitude
<i>Tierra de San Buenaventura</i>	14-7-06	Tagula Louisiades, PNG	11° 38' S	153° 30' E
s.n., « en forme de pain de sucre »	18-7-06	Dumoulins Islands (id.)	10° 55 S	150° 45' E
<i>Puerto Lerma</i> sur île non nommée	18-7-1606	Sideia Islands (id.)	10° 38' S	150° 46' E
<i>San Facundo</i>	fin juil.	Doini Island (id.)	10° 42' S	150° 43' E
<i>Mira cómo vas</i>	début 8	Brumer Islids (id.)	10° 46' S	150° 23' E
<i>Santa Clara</i>	10-8-06	Bona Bona (id.)	10° 30'S	149° 50' E
<i>Embaidora</i>	24-8-06	Imuta Island (id.)	10° 25'S	149° 35' E
<i>San Bartolomé</i>	24-8-06	Mailu Island (id.)	10° 24' S	149° 22' E
<i>San Juan Bautista</i>	28-8-06	Manubada, face à Pt Moresby (id.)	9° 30' S	147° 10' E
<i>Isla colorada</i>	2-9-06	Redscar (id.)	9° 15' S	146° 55' E
île non nommée	5-6-06	Bampton (id.)	9° S	143° 20' E
<i>Malandanza</i>	6-9-06	Bristow/Daru (id.)	9° 8' s	143° 15' E
<i>Perros</i>	8-9-06	Dungeness (Warrior Rfs) (id.)	9° 51' S	142° 55' E
<i>Caribes</i>	9-9-06	Turtle Backed, Yam (id.)	9° 54' S	142° 45' E
<i>Hermanos</i>	10-9-06	Gabba (id.)	9° 46' S	142° 45' E
<i>Volcán Quemado</i>	21-9-06	Long Island (id.)	10° 2' S	142° 51' E
<i>Nuetsra Señora de Monsterrat</i>	23-9-06	Mount Ernest, Nagheer (id.)	10° 16' S	142° 28' E
<i>Cantáridas</i>	25-9-06	Twin / East Strait (id.)	10° 29' S	142° 26' E

(suite p. 16)

Route du voyage de Vázquez de Torres et de Prado y Tovar, 1606



du 1er au 13 octobre , différents îlots du détroit de l'Endeavour, puis :

<i>Ostiones</i>	16-10	Lakahia (Indonésie)	4° 5' S	134° 36' E
<i>I. Váez de Torres</i>	18-10	Aiduma (id.)	3° 58' S	134° 4' E
<i>La Navaja</i>	28-10	Adi (id.)	4° 10' S	133° 30' E
<i>Bahía Bermeja</i>	30-10	Karas Island (id.)	3° 33' S	132° 45' E
<i>San Simón y San Judás</i>	1-11-06	Panjang, Ekka, Batu Puteh (id.)	2° 59' S	1332° 15' E
<i>Las 5 Hermanas</i>	3-11-06	Pisang Ids (id.)	2° 39' S	131° 35' E
<i>Archipiélago</i>	4-11-06	Schildpad Ids (id.)	1° 30' S	130° 25' E
<i>Buenas Nuevas</i>	9-11-06	Yef Fam (id.)	0° 40' S	130° 5' E

Peu de temps après, Quirós était de nouveau à Madrid, où il négociait un quatrième voyage. Mais les rumeurs que ses anciens compagnons firent courir sur sa mauvaise gestion du précédent, ajoutées aux difficultés que rencontrait l'Espagne sur tous les plans, dissuadèrent les autorités, qui le firent patienter puis le renvoyèrent au Pérou sans ordres précis. A sa mort, survenue en route, à Panama, en 1615, s'achevait ce siècle, qui avait commencé avec la découverte de Vasco Núñez de Balboa en 1513, où la mer du Sud fut appelée « le lac espagnol ».

Tout cela est bien connu, grâce aux écrits que nous ont laissés les protagonistes de ces aventures. Si on les considère par ordre chronologique, nous avons d'abord les instructions officielles de Philippe II et Philippe III pour les expéditions de découverte en général et pour celles de Mendaña et Quirós en particulier. Nous trouvons ensuite les documents préparatoires à chacun des trois voyages, avec la correspondance adressée à Madrid par les vice-rois et les hauts fonctionnaires des Indes, les divers courriers et mémoires envoyés par Mendaña et Quirós eux-mêmes à différentes personnalités et les pièces comptables concernant le financement, public ou privé, de ces expéditions.

Les documents primordiaux sont, bien sûr, les récits dus aux commandants ou à leurs compagnons, marins, militaires, religieux ou fonctionnaires. Pour le premier voyage, nous en avons principalement trois de Mendaña, deux de son chef-pilote Hernán Gallego, un du trésorier Gómez Hernández Catoira, et un de l'inclassable Pedro Sarmiento de Gamboa. Les seuls récits que nous ayons de l'expédition de 1595 sont de Quirós, dont le principal est inclus dans son *Historia del descubrimiento...* — il n'est pas sûr que Quirós soit l'auteur exclusif de cet ouvrage, auquel a sans

doute collaboré son secrétaire, le poète sévillan Luis de Belmonte Bermúdez, dans une mesure impossible à déterminer — : il le fait précéder d'un résumé des découvertes de 1568, élaboré à partir des papiers de Gallego, et le termine par l'exposé du dernier voyage. Pour celui-ci enfin, nous disposons en outre du journal du pilote Gaspar González de Leza, des récits de Fray Martín de Munilla, du contrôleur Juan de Iturbe et du capitaine Don Diego de Prado y Tovar (à qui nous devons également les seuls documents iconographiques de ces voyages, quatre cartes et quatre dessins représentant des Océaniens), et de deux lettres-relations de Luis Váez de Torres. Au total, dix-neuf récits directs : dix du premier voyage, deux du deuxième et sept du troisième. A quoi il faut ajouter les requêtes-mémoires de Quirós et six récits indirects, rédigés par des personnes étrangères à ces voyages, d'après les déclarations recueillies auprès des survivants : de l'Anglais Samuel Purchas, de Cristóbal Suárez de Figueroa (dans sa biographie du vice-roi Don García Hurtado de Mendoza), ou d'historiens franciscains, Fray Juan de Torquemada, Fray Antonio Daza et Fray Diégo de Córdoba Salinas.

D'autres documents riches en renseignements sur les trois voyages sont les enquêtes menées à la demande d'hommes qui y avaient participé et qui souhaitaient faire reconnaître leurs mérites, ou sur l'ordre de fonctionnaires qui voulaient savoir ce qui s'était passé pour en informer la Couronne, les procès-verbaux concernant la composition des équipages, les réunions tenues dans les îles et en mer, ou la remise d'un navire aux autorités, de même que les testaments de Mendaña et de Doña Isabel, ou encore les traces que laissèrent nombre de leurs compagnons de leur départ pour les Indes dans les registres officiels de Séville.

La teneur de tous ces documents nous est connue grâce au travail de plusieurs chercheurs, qui les ont mentionnés dans différents catalogues, en particulier celui que l'on appelle *le Pastells*, du nom d'un de ses auteurs, le père Pablo Pastells (S.J.), *Catálogo de los documentos relativos a las Islas Filipinas existentes en el Archivo de Indias*, traditionnellement noté CDIF (9 volumes, 1925-1934), mais nous avons aussi la *Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y colonización de las antiguas posesiones españolas en América y Oceanía* (CDIAO, 2 volumes, 1946-1947), de même que la *Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones de ultramar*, (C.D.I.U., 25 volumes, 1885-1932), publiée par la *Real Academia de la Historia*.

Ils sont conservés dans plusieurs endroits du monde. En Espagne, bien sûr : aux Archives Nationales (*Centro del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, C.E.S.I.C.*), au Château de Simancas, aux Archives des Indes de Séville, au Palais Royal, à la Bibliothèque Nationale ou au Musée Naval de Madrid. Mais d'autres sont à Sydney (Australie), au Vatican, ainsi que dans les archives de divers couvents franciscains, à Rome, au Mexique, au Pérou et en Espagne. Ce sont les Archives des Indes, à Séville, qui en possèdent la majorité. Il faut ici louer les efforts que le ministère espagnol de la Culture, dont dépend cet organisme, consacre à l'informatisation progressive de tous ces documents, ce qui en facilite grandement la consultation et la reproduction, ainsi que la gentillesse et la disponibilité — sans parler de la compétence — avec lesquelles ses employés viennent en aide au chercheur désorienté par tant de richesses.

On connaît l'existence et la localisation de tous les documents relatifs à ces expéditions grâce au formidable travail d'un franciscain australien, le père Celsus Kelly, qui les a recensés, faisant un inventaire aussi complet que possible, et classés par ordre chronologique dans un ouvrage désormais indispensable : *Calendar of Documents, Spanish Voyages in the South Pacific and Franciscan Missionary Plans for its Islanders*, publié à Sydney en 1965 par *Franciscan Historical Studies*, en collaboration avec l'*Archivo Ibero-Americano* de Madrid. Indiquant dans sa préface qu'il a voulu réaliser un « guide des sources manuscrites sur les expéditions espagnoles dans la mer du Sud, [...] champ d'investigation encore vierge [...] pour aider les historiens et faire naître de nouvelles recherches », il précise que, malgré les 807 documents cités, il ne considère son travail que comme « une imparfaite contribution à l'avancement des recherches sur l'histoire du Pacifique Sud ». S'il convient de faire l'éloge de sa modestie, au regard de l'énormité de l'oeuvre accomplie, je dois surtout reconnaître que je n'aurais pu mener mes propres travaux sans cette précieuse « contribution ». Il est vrai que, dans le domaine de la recherche, plus personne ne part jamais de zéro, mais ce fut un grand bonheur, et une grande satisfaction intellectuelle, que de pouvoir compter sur une telle « collaboration » qui, en même temps, me persuada que je ne pourrais aboutir moi-même qu'à un résultat fort limité.

Ma reconnaissance envers le père Kelly ne s'arrête pas à ce *Calendar ...*, car il a aussi publié les textes les plus importants, dont la plupart étaient inédits, dans deux ouvrages intitulés *Australia Franciscana* (Franciscan Historical Studies, Sydney, 1963-1973, 6 volumes) et *La Australia del Espíritu Santo* (Hakluyt Society, Cambridge, 1966, 2 volumes). Dans le premier, on trouve ainsi la transcription des récits de Mendaña, Gallego, Catoira, Sarmiento, le

Récit Anonyme et celui de La Plata, les récits des franciscains Munilla, Torquemada, Cordova et Daza, une bonne partie de la correspondance, officielle et privée, qui concerne les trois voyages, les documents des Finances Royales, le texte de plusieurs enquêtes et les testaments de Mendaña et de Doña Isabel. Le deuxième contient la traduction anglaise du journal de Munilla, du récit de Iturbe et de nombreux autres courriers, décrets et procès-verbaux. De sorte que, grâce au père Kelly, le chercheur dispose ainsi non seulement de l'inventaire des documents qui concernent le sujet de son travail, mais encore du texte des principaux d'entre eux, ce qui lui épargne l'émouvant, mais fastidieux, labeur de déchiffrer les vieux manuscrits, dont certaines pages sont si effritées qu'on ne peut les toucher sans les détruire ; d'autres sont tachées et trouées ; sur d'autres, l'encre a coulé, ou a traversé le papier ; d'autres enfin ne laissent voir que les arabesques — esthétiques, mais illisibles — d'anciens scribes pressés.

C'est pourquoi les quelques reproches que l'on peut faire au père Kelly sont tout à fait secondaires : des mots qui semblent déchiffrés de façon erronée (un compagnon de Mendaña, en 1595, est ainsi appelé *Texono Sorio*, au lieu de *Texón Osorio*), des contresens que l'on trouve dans la traduction anglaise, mais que l'on peut aisément rétablir en se référant au texte espagnol (dans l'inventaire de la capitane de Quirós, *siete ampollas de arena de ora*, des sabliers d'une heure, qu'il prend pour « des fioles de poudre d'or » ; ou *sería mejor que llamase a este capitán un ministro*, il conviendrait que ce capitaine [Quirós] soit reçu par un ministre, qu'il traduit par « [The] Council recommended that he be appointed ministro... »). Rien, en somme, de fondamental : il suffit de garder un minimum d'esprit critique et de toujours retourner aux sources⁷.

Kelly n'était cependant pas le premier à publier des documents concernant les voyages de Mendaña et Quirós : d'autres textes l'avaient été à la fin du siècle dernier par Don Justo Zaragoza, pour une nouvelle collection, la *Biblioteca Hispano-Ultramarina*, sous le titre *Historia del descubrimiento de las regiones Australes, hecho por el capitán Pedro Fernández de Quirós* : on trouve, dans le premier volume, la première édition du grand récit que fit Quirós de l'ensemble des trois voyages que nous étudions, faite d'après trois manuscrits, tous des copies réalisées au XVIII^e siècle d'un texte original sans doute à tout jamais perdu et, dans le deuxième, vingt et un « documents annexes » (dont certains

⁷ Enquête de Mesa, in *Calendar of Documents ...*, (C.D.), p. 152 ; Archivo General de Indias (A.G.I.), Patronato, 18-10-7. Inventaire de la capitane de Quirós, in *La Australia del Espíritu Santo A.E.S.*, II, p. 339, et : A.G.I., Patronato, leg. 149, N.1, R.4, ff. 289v - 296v. Avis du Conseil des Indes, 16 juin 1610, in *Historia del descubrimiento...*, II, Adición O, p. 267.

ont été re-publiés par Kelly) et, en particulier, le journal du chef-pilote Gaspar González de Leza. Puis, en 1930, Henry Stevens publia le récit de Don Diego de Prado y Tovar et la lettre que Luis Váez de Torres adressa au roi en juillet 1607, ainsi que leur traduction anglaise⁸. Enfin, l'historien chilien Oscar Pinochet de La Barra réunit les cinquante quatre Mémoires écrits par Quirós, recensés par Kelly et dont huit avaient été inclus par Zaragoza dans son *Historia ...*, en un volume intitulé *Memoriales de las Indias Australes*. En résumé, la plupart des documents qui concernent ces trois voyages sont disponibles sous forme imprimée — les ouvrages cités ci-dessus représentent un total de 3949 pages.

L'histoire événementielle de ces expéditions a été étudiée par d'éminents historiens qui ont publié des ouvrages indispensables, depuis De Brosses et Dalrymple jusqu'à l'équipe dirigée par Amancio Landín Carrasco et son *Descubrimientos españoles en el Mar del Sur*, sans oublier les articles dus aux chercheurs de la *Asociación Española de Estudios de Pacífico*⁹. Ces travaux, certes fort précieux, ne répondent cependant pas à toutes les questions que l'on peut se poser, en particulier sur ce que Mendaña, Quirós et leurs compagnons perçurent des terres et des hommes rencontrés, et jamais abordés auparavant par des Européens.

On a beaucoup d'informations sur la perception, mi-enthousiaste, mi-réprobatrice, qu'en eurent leurs successeurs, les grands navigateurs anglais et français de la fin du XVIII^e siècle, qui sont, d'ailleurs, souvent présentés comme les premiers voyageurs européens dans le Pacifique, mais cette question n'avait pas encore été étudiée au sujet des voyages espagnols du XVI^e et début du XVII^e siècles, un peu comme si elle ne présentait pas d'intérêt réel. Pourtant, à la lecture des Mémoires de Quirós, me vint l'impression que le mythe de la mer du Sud n'était pas né au Siècle des Lumières : c'était bien lui qui avait, le premier, en 1614, présenté ces régions comme un « Paradis terrestre ». On pouvait peut-être alors supposer que les Wallis, Bougainville et Cook l'avaient lu aussi et étaient partis vers l'autre côté de la planète l'esprit déjà imprégné de cette vision, qu'ils ne purent que confirmer et embellir encore, remplaçant l'article indéfini « un », qu'utilisait Quirós, par l'article défini de la célèbre formule, « le » Paradis terrestre ou « la » Nouvelle Cythère. La question méritait

⁸ H. Stevens : *New Light on the Discovery of Australia*, Hakluyt, Londres.

⁹ Brosses, Charles de : *Navigations aux Terres Australes*, Paris, 1756 ; Dalrymple, Alexander : *An Account of the Discoveries made in the South Pacifick Ocean previous to 1764*. 1^è éd. 1767 ; Landín Carrasco, A. (s.d.) : *Descubrimientos españoles en el Mar del Sur*, Madrid, 1992, 3 vol.

d'être approfondie, et la simple succession chronologique des événements n'y répondait pas.

Pour appréhender la vision qu'avaient pu avoir les Espagnols des îles et des hommes de la mer du Sud, il fallait essayer de connaître les hommes — et les femmes — qui avaient participé à ces trois voyages, c'est-à-dire qu'il faut chercher à savoir dans quelles conditions — matérielles et intellectuelles — ils les avaient réalisés et la façon dont ils les avaient vécus. Voilà comment est née l'idée de ce travail, pour lequel mes modestes connaissances d'hispanisante étaient certes utiles, mais insuffisantes. J'ai également fait appel à ce que j'avais pu apprendre au cours de presque trente ans de vie en Polynésie et de contacts personnels avec les Océaniens de plusieurs archipels. Par ailleurs, le souvenir des navigations à la voile que j'ai eu le bonheur d'effectuer dans le Pacifique m'a permis de revivre, presque de l'intérieur, les aventures de Mendaña et Quirós et d'étudier les conditions pratiques de leur vie quotidienne à bord des navires, ses contraintes et ses dangers.

Mais pour connaître ces hommes et comprendre leur pensée, il fallait encore se pencher sur l'organisation générale de leurs voyages et les situer plus clairement dans leur cadre politico-administratif, en examinant les organismes officiels dont ils dépendaient, les instructions qui étaient censées les régir, leur financement, ainsi que le rôle et l'attitude des autorités du Pérou. Il convenait de passer ensuite au caractère religieux des trois expéditions, au sujet duquel il fallait retracer l'univers spirituel et intellectuel de l'époque dans le cadre de la Réforme et de la Contre-Réforme et des relations si particulières entre l'Église et la Couronne espagnole, en portant un intérêt particulier au monde des Franciscains, puisque c'est de cet ordre que furent issus la plupart des missionnaires qui partirent avec Mendaña et Quirós, pour ensuite étudier le caractère religieux de la vie quotidienne au cours de ces trois voyages, en mer et dans les îles rencontrées, et faire une évaluation du travail d'évangélisation qui put — ou ne put pas — être réalisé.

Ce cadre général étant tracé, on pouvait passer aux conditions pratiques dans lesquelles se déroulèrent les voyages, et d'abord sur le plan nautique, afin de savoir sur quels bateaux avaient embarqué nos aventuriers, comment ils se dirigeaient, quelles contraintes ils subissaient et qui étaient les hommes de mer chargés de leur marche. Les équipages étant composés de marins et de soldats, il fallait ensuite de se pencher sur l'organisation militaire de ces voyages, ce qui entraînait l'étude des raisons de la présence d'hommes armés à bord des navires, de l'armement dont ils disposaient et de l'usage qu'ils en firent, en essayant d'évaluer le nombre de victimes à déplorer.

Je pouvais alors considérer que j'avais acquis une connaissance assez intime de ces individus, de leurs espoirs et de leurs peurs, de leurs croyances et de leurs préjugés, pour me pencher enfin sur la vision qu'ils avaient eue — ou qu'ils avaient voulu transmettre dans leurs récits — de la mer du Sud et de ses terres, des îles si petites, si difficiles à trouver — et à retrouver —, si dangereuses à aborder, où ils ne virent rien de l'or et des richesses qu'ils espéraient. Comment ces hommes venus du riche Pérou ne furent-ils pas déçus ? Il y avait encore d'autres questions fascinantes, comme celles de savoir ce que les Espagnols avaient perçu des Océaniens, de quelle façon ils avaient pu communiquer, quels avaient été les comportements respectifs des deux groupes d'hommes lors de leurs premiers contacts. Enfin, il fallait tenter d'établir l'opinion qu'ils s'étaient formée de ces sociétés qu'ils avaient l'intention, avant même de les avoir vues, de transformer en les incorporant à la Couronne espagnole et à l'Église de Rome, c'est à dire à la civilisation occidentale. Quirós avait-il vraiment vu un « Paradis terrestre » ? N'y avait-il aucune ombre au tableau ? Ses compagnons partageaient-ils son enthousiasme ? Qui, parmi ses contemporains, parvint-il à convaincre, et pourquoi ?

Un des attraits de ce travail vient de ce qu'il oblige à une vaste pluridisciplinarité : il m'a fallu en effet me faire juriste, comptable, artilleur, missionnaire, botaniste ou ornithologue, par exemple, ce qui fut passionnant et, intellectuellement, très enrichissant, car chaque question me permettait d'aborder et de fouiller de nouveaux domaines, avec une curiosité sans cesse renouvelée. Mais c'est aussi là que réside une des limites de mes recherches, car je ne peux prétendre dominer aucune de ces sciences, et encore moins toutes ensemble. Que les spécialistes qui m'ont aidée soient ici sincèrement remerciés, et me pardonnent d'avoir fait un si piètre usage de leurs connaissances et de leurs conseils. Cette nécessaire pluridisciplinarité de l'anthropologie historique m'a donc portée à suivre la démarche de la Nouvelle Histoire, sans renoncer cependant à la pratique positiviste du récit ni à l'intérêt pour l'événement et la biographie des personnages de premier plan, et à m'intéresser à l'histoire sociale, où se recourent étroitement celle de la culture matérielle et des éléments de base de la vie quotidienne et celle des mentalités, mais aussi l'histoire militaire ou religieuse.

Il est temps maintenant d'accompagner nos explorateurs sur la longue houle de la mer du Sud, dont Mendaña disait qu'il voulait « sillonner [...] et labourer ses vagues jusqu'à trouver la terre [qu'il cherchait ...] ou constater qu'elle n'existait pas », bien que, comme Quirós, il ne fût pas « mû par l'amour des vents

furieux, des vagues enneigées ou des nuits sombres sur des mers inconnues », sur cette longue houle qui les mena finalement à rencontrer des îles et des hommes jusqu'alors ignorés et à les faire connaître au reste du monde occidental, quand leur terre natale, l'Europe, était encore un continent bien incomplètement exploré — l'écrivain anglais Gilbert White recommandait à un naturaliste de ses amis d'aller étudier l'Irlande, « les coutumes des sauvages indigènes, leurs superstitions, leurs préjugés [et] leur sordide mode de vie » deux cents ans plus tard¹⁰.

En suivant Mendaña et Quirós dans leurs tribulations Pacifiques, nous tenterons donc de voir comment le regard que portèrent les Espagnols sur l'Autre, sur l'Océanien, fit naître — ou renaître — les deux visages mythiques du Sauvage, le bon Ariel et le méchant Caliban, et comment l'un des deux s'imposa finalement, avec l'espoir insensé du paradis terrestre.

¹⁰ Récits de Mendaña et de Catoira, in *A.F., op. cit.*, II, pp. 4 et 183 ; III, p. 182 ; Requête n° 1, in *Memoriales ... op. cit.*, p. 40. Jan Lechner : « Bibliothèques d'humanistes et nouvelle vision du monde », in *Découvertes européennes ...*, Paris, 1992, p. 41. Gilbert White : « the manners of the wild natives, their superstitions, their prejudices, their sordid way of life », *The Natural History and Antiquities of Selborne* (1789), cité par B. Smith, in *European Vision and the South Pacific*, Sydney, 1959, p. 2.

Première partie

**L'organisation générale
des voyages**

I. L'organisation politico-administrative

Les pays d'Amérique, que l'on n'appelait encore que « les Indes », et qui formaient « l'empire colonial » de l'Espagne, n'étaient pourtant pas des colonies, au sens administratif ou juridique du terme. Leur statut était égal à celui des autres royaumes ibériques (Aragon, Castille, Navarre) réunis sous la couronne d'Espagne, et c'étaient plutôt des « nouveaux royaumes », régis par un même souverain, le roi des Indes, qui se trouvait être le roi des Espagnes par concession pontificale : la bulle d'Alexandre VI, en 1493, avait attribué une partie du Nouveau Monde à Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, conjointement, et à parts égales, avec transmission héréditaire par la Couronne de Castille. Il fallut donc attendre la mort du dernier survivant, Ferdinand, en 1516, pour que son successeur, Charles Quint, incorpore ces territoires à la seule Couronne de Castille. Philippe II ratifia cette décision en 1563 en ces termes : « Nous interdisons à tout jamais d'écarter les Indes de notre Couronne de Castille¹... ».

C'étaient donc en fait de nouvelles provinces à l'intérieur de la monarchie espagnole, intimement unies à celles du royaume de Castille : on parlait à leur sujet des « Indes de Castille ». Le caractère avancé des deux grandes civilisations mexicaine et péruvienne leur valut d'être assimilées à des royaumes, où le roi d'Espagne succédait en quelque sorte aux souverains antérieurs². Les voyages aux îles Salomon, organisés à partir du Pérou, se situent clairement dans le cadre de la politique indienne de l'Espagne.

¹ G. Baudot : *La vie quotidienne dans l'Amérique espagnole de Philippe II*, Paris, 1981, p. 103. M. Hernández Sánchez-Barba, « La Forja del Imperio, de Carlos V a Felipe II : El imperio ultramarino », in *Historia de España, op. cit.*, p. 547. M. Del Vas Mingo, *Las capitulaciones de Indias en el siglo XVI*, Madrid, 1986, p. 11.

² Ismael Sánchez Bella : « Antecedentes indianos del presidente Tello de Sandoval, legislador en Nueva España », in *El Consejo de las Indias ...*, Valladolid, 1970, p. 78. P. Medina Encina : « El consejo de Indias », in *El Archivo General de Indias*, Madrid, 1995, p. 198.

1 - En Espagne

L'éloignement et les spécificités de ces nouveaux royaumes posèrent de nouvelles questions, car il s'agissait pour la Couronne à la fois d'en tirer le maximum de profit et d'éviter qu'un pouvoir local ne pût susciter un élan séparatiste quelconque. Elle dut donc créer des organismes spéciaux pour leur administration, tant sur place qu'en Espagne même : le Conseil des Indes pour les questions administratives et législatives, et la *Casa de Contratación* pour le commerce.

a - la *Casa de Contratación* :

Cet organisme, dont on pourrait traduire le nom par « Chambre de Commerce » si cela ne faisait aujourd'hui référence à d'autres réalités concrètes, fut le premier à être créé spécialement pour les Indes. Ce sont les Rois Catholiques qui décidèrent sa création, le 20 janvier 1503, et qui proclamèrent les premières ordonnances relatives à son fonctionnement. Elle fut installée à Séville parce que la cité du Guadalquivir était passée, en quelques années, du statut de capitale agricole à celui de riche port « océanique » : à la fin du XVI^e siècle, quand Madrid avait moins de 40 000 habitants, elle en comptait de 100 000 à 150 000.

Cet organisme n'eut un président qu'à partir de 1557, toujours choisi parmi les membres du Conseil des Indes, *letrados* — les légistes — ou *de capa y espada* — « de cape et d'épée », les spécialistes des affaires militaires ou gouvernementales. Don Francisco Duarte Cerón, qui vint en aide à Quirós à plusieurs reprises, était fils et petit-fils de conseillers municipaux de Séville et officiers de la *Casa de Contratación*, fut lui-même écrivain-comptable, *factor* et juge de la *Casa*, de 1575 à 1605, puis fut conseiller des Indes et président de la *Casa*, jusqu'en 1615. Sous sa coordination, un peu plus d'une centaine de fonctionnaires chargés des questions nautiques, commerciales et juridiques : cet organisme avait, en réalité, un but fort simple — et fort vaste : contrôler dans le détail tous les échanges avec les Indes. La *Casa de Contratación* enregistrait et conservait ainsi la liste de toutes les marchandises qui partaient de Séville ou qui y arrivaient, afin de prévenir la contrebande et de faciliter la perception des impôts royaux nommés *quinto*, *alcabala*, *avería* et *almojarifazgo*³.

³ J. Zaragoza, *Historia...*, *op. cit.*, III, p. 75 ; G. Baudot, *op. cit.*, pp. 104-105. C. Galbis Díez : « La Casa de Contratación », in *Archivo General de*